Vox geographica

Armelle Choplin
17 juin 2010

Nouakchott (Mauritanie), une capitale nomade ?

Armelle Choplin, Maître de conférences en géographie, Université Paris-Est Marne-la-Vallée, EA Analyse comparée des pouvoirs et UMR PRODIG armelle.choplin@univ-paris-est.fr

1960 : un État, une nation, une capitale. La Mauritanie naît et avec elle surgit du sable Nouakchott. Personne ne s'attendait à voir apparaître si rapidement et en pareil lieu une agglomération de cette taille. Avec ses 800 000 habitants (soit un Mauritanien sur quatre), la capitale mauritanienne s'impose désormais comme la plus grande ville du Sahara. Récemment encore, la Mauritanie n'était évoquée que pour ses hommes bleus, son système tribal, ses dunes et ses chameaux. Dans cette représentation perçue comme immuable, Nouakchott apparaissait comme une capitale politique créée *ex-nihilo,* habitée par des nomades victimes de sécheresses et sédentarisés sous la contrainte. Pareilles visions « traditionnelles » de la Mauritanie et de sa capitale sont aujourd'hui tout bonnement dépassées.

Ces dernières années, la Mauritanie semble être provisoirement entrée dans une phase particulière, proche de l'état de « transe » qui mêle exaltations fébriles et vives inquiétudes (Choplin, 2009). *Transition* démocratique avortée, *transactions* financières liées aux investissements pétroliers, *transit* de migrants qui tentent l'aventure vers l'Europe, *transformations* des paysages urbains avec la croissance économique, *transferts* d'argent de la diaspora mauritanienne, *transit* encore de stupéfiants et de marchandises illégales... Le préfixe « *trans* » rend ici compte, dans sa dimension spatiale, des diverses circulations de personnes, de biens et d'idées qui *traversent* le pays, et, dans sa dimension temporelle, de *transformations* sociales et politiques. A l'évidence, ces nombreux changements se conjuguent, se condensent et s'expriment à Nouakchott, qui donne à voir cette phase liminaire de « transe ». Une certaine forme d'effervescence s'observe dans ses rues et les comportements de ses citadins. Effervescence mais également anxiété car si un seuil s'apprête à être franchi, nul ne connaît pour l'instant la direction à prendre, pas plus que l'issue. Certes, la monographie n'est plus guère à l'ordre du jour en géographie, supplantée par les études comparatives. Pourtant, nous pensons qu'elle offre dans ce cas une clé de lecture pertinente. Pensée et créée de toutes pièces par le politique, Nouakchott demeure une jeune et petite capitale. Sa taille réduite, « humaine » pourrions-nous dire, permet une observation dans son ensemble de mutations qui ailleurs sont plus diluées.

A l'heure où le centre-ville se métamorphose et que de frêles voix de contestation commencent à se faire entendre dans les quartiers périphériques, on s'interroge sur le devenir de celle qui a longtemps été surnommée la « capitale des nomades ». Que reste-t-il du campement d'hier, de ce village-ville où dominait l'interconnaissance ? Et de ce centre politique que les dirigeants Maures voulaient façonner à leur image, au détriment des autres composantes de la société mauritanienne ? Comment aujourd'hui une petite capitale africaine, perdue dans les marges de la planète, s'inscrit-elle dans la mondialisation ?

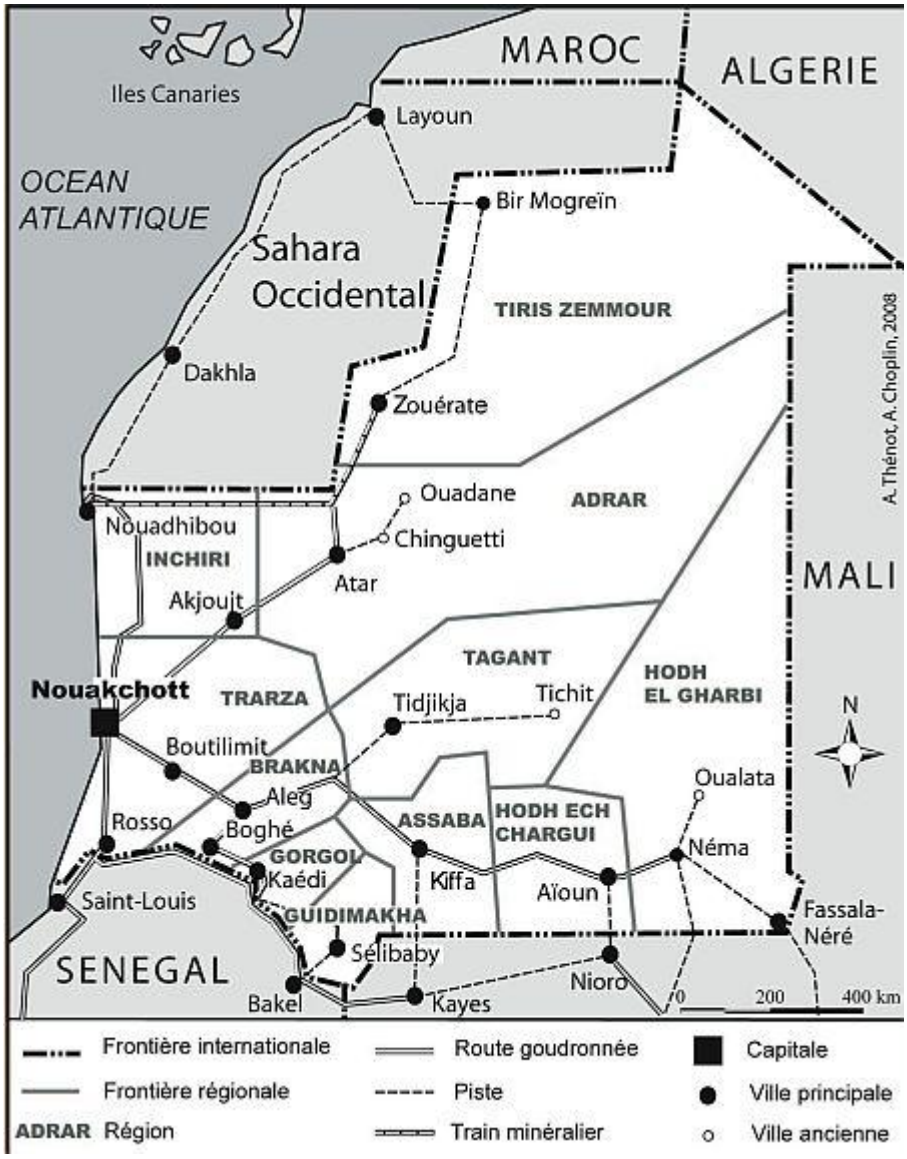

Figure 1 : La Mauritanie
Source : A. Choplin, 2009 a, p. 36

Du « no man's land » au « nomads' land »

Jusqu'aux années 1950, le nom même de « Nouakchott » ne renvoie qu'à un vulgaire puits autour duquel évoluent quelques nomades. A l'évidence, le besoin de construire une capitale dans ce Sahara « espace du vide » ne s'est fait sentir que tardivement. Car, faut-il le rappeler, les Français sont davantage intéressés par la vallée du fleuve Sénégal qui leur permet de rentrer plus avant dans les terres que par cet immense territoire austère. Pacifiée au début du XXème siècle, la zone reste dans l'orbite du Sénégal et est administrée depuis Saint-Louis du Sénégal (ancienne capitale de l'AOF). Mais, au moment de la reconnaissance de la Mauritanie indépendante, le besoin de désigner une capitale politique se fait pressant car « *un pays sans capitale est comme un corps sans tête* » selon les mots du premier président Moktar Ould Daddah. Nouakchott est alors choisie pour sa position quasi centrale et neutre (ni trop près du Sénégal, ni trop loin du Maroc). Dans ce quasi « no man's land », les Français ne trouvent guère de résistance pour s'approprier les terres parcourues par quelques tribus. Plus difficile est de faire venir les fonctionnaires réticents à quitter Saint-Louis pour s'installer au milieu des dunes. Pourtant, quelques années après, la tendance s'inverse : la nouvelle capitale connaît

une croissance extraordinaire suite à de grandes sécheresses qui poussent les ruraux sans ressource vers ce pôle urbain naissant. De façon tout à fait inattendue, tous les plans d'urbanisme sont mis à mal : alors que l'on tablait sur 8 000 habitants pour 1970, la ville en compte déjà 70 000. Comme le relève J.-R. Pitte (1977), « à peine avait-on mis les principales infrastructures et planifié les aménagements ultérieurs que ce chiffre était atteint » et d'en conclure que « la planification dépassée cède le pas à l'improvisation ». Dès lors, les autorités se trouvent dans l'incapacité de faire face à cet afflux d'individus qui, faute de trouver des logements, dressent leurs tentes et autres baraques au sein et autour de la capitale. Les bidonvilles (appelés *kebbe*) se multiplient au point de constituer l'habitat majoritaire.

Dès 1974, devant l'afflux massif de populations, les autorités prennent l'initiative de distribuer gratuitement des lots de recasement. Mais cette solution ne suffit pas : les parcelles sont immédiatement cédées par les bénéficiaires. Ne disposant pas de moyens suffisants pour construire en dur, ils les revendent pour s'installer quelques mètres plus loin, de nouveau dans l'illégalité. Les populations prennent conscience que la revente de parcelles peut fournir facilement et rapidement une importante source de revenu. Le cercle vicieux de la spéculation est enclenché. Depuis cette époque cohabitent dans le paysage nouakchottois deux types d'habitat spontanés : les *kebbe* et la *gazra. A priori* rien ne les distingue : tous deux se caractérisent par un habitat précaire et sont l'illustration parfaite du bidonville. Pourtant, la *gazra* n'est pas occupée exclusivement par les couches sociales les plus démunies. Les demeures construites en dur y sont plus nombreuses. Certains individus, y compris relativement aisés, cherchent à obtenir des terrains, et pour ce faire, érigent illégalement une petite pièce en banco. Ils squattent les terres en vue d'obtenir un bout de parcelle lors des prochaines distributions étatiques. Quasi institutionnalisé, le phénomène d'occupation illégale s'observe aujourd'hui dans tous les quartiers de Nouakchott : l'espace public est régulièrement morcelé, bradé ou envahi.

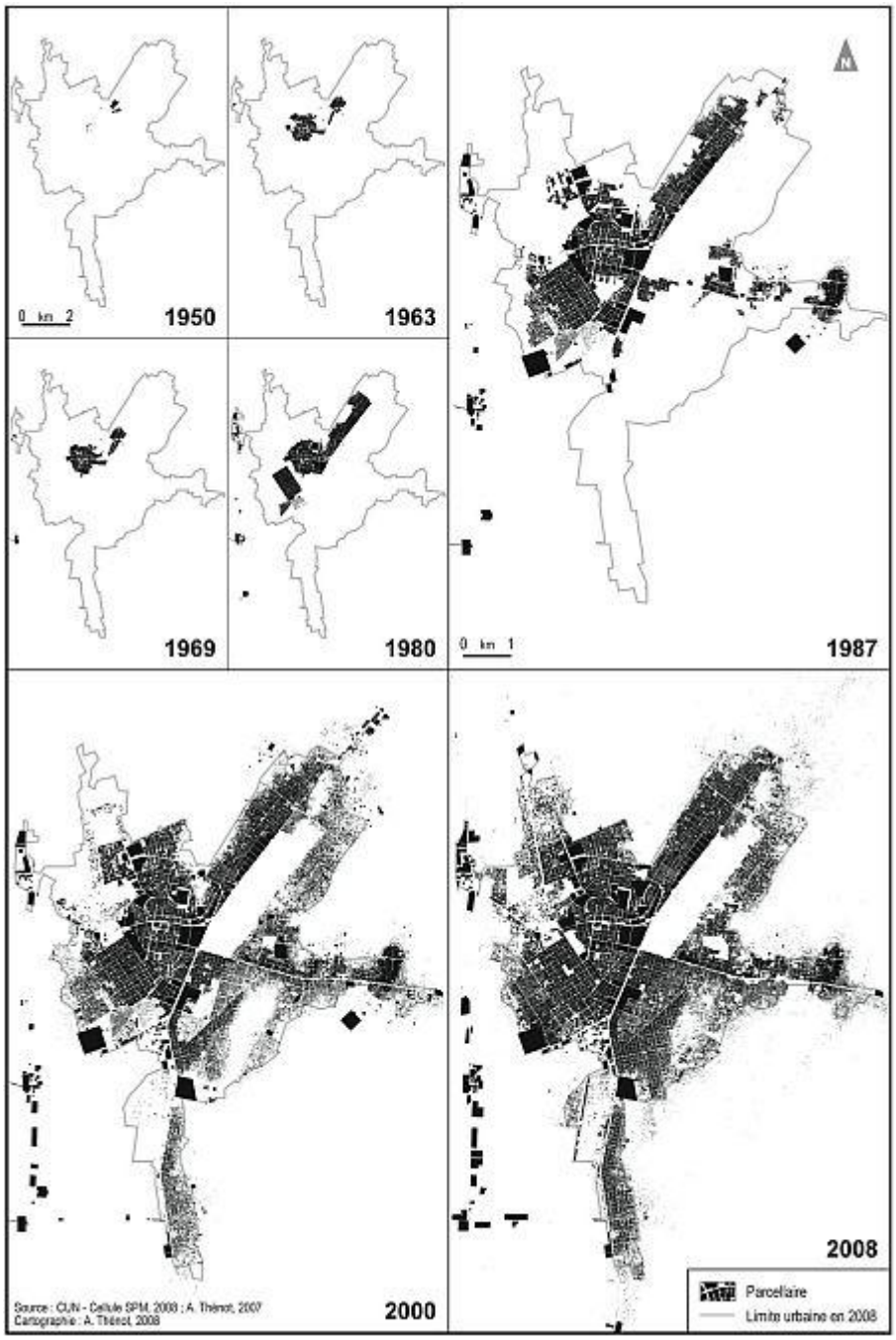

Figure 2 : Extension spatiale de Nouakchott (1950-2008)
Source : A. Choplin, 2009 a, p. 77

Figure 3 : Le kebbe à la conquête des dunes (commune de Dar Naim)
Les plus pauvres érigent des baraques en attendant d'être régularisés. Cliché : A. Choplin, Novembre 2006

Figure 4 : Nouveau quartier de haut-Standing (commune de Tevragh-Zeïna)
Ce quartier appelé « Socogim-plage » porte le nom de la société nationale chargée de construire des logements sociaux. A l'évidence, les populations visées ne sont pas les plus pauvres. L'Etat lui-même participe de la spéculation foncière et du recul du front d'urbanisation en lançant un tel programme. Cliché : A. Choplin, Novembre 2008

De la capitale des nomades (maures) au carrefour mauritanien

Pendant longtemps, Nouakchott a été présentée comme la « capitale des nomades ». Cette dénomination n'est pas neutre mais renvoie à un choix politique largement exclusif : celui de faire de Nouakchott la capitale des nomades, sous-entendus Maures. Cette confusion est elle-même liée au nom du pays, la Mauritanie étant généralement restreinte au pays des Maures. Or, la République Islamique de Mauritanie (RIM) n'est pas et n'a jamais été le seul pays des Maures car elle est également composée de Halpulaar, Peuls, Soninké, Wolof, communément regroupés sous le terme de « négro-africains » ou « négro-mauritaniens ». Selon des catégorisations simplistes héritées de la colonisation, les Maures (d'origine arabo-berbères) seraient principalement nomades par opposition aux populations négro-africaines sédentaires.

Dès les premières heures, la question de la double appartenance de la Mauritanie au monde arabe et à l'Afrique subsaharienne est au c ur du débat identitaire national. Si à l'indépendance le pays est présenté comme un trait d'union entre les deux « aires culturelles », l'élite maure au pouvoir opte dans les années 1970 pour une politique d'arabisation [1]. Elle se sert du territoire national, et en particulier de Nouakchott, pour ne mettre en valeur que la culture arabe à laquelle elle se rattache. Ces choix idéologiques tendent à marginaliser, voire à ignorer, les populations non arabes qui ne se reconnaissent pas dans ce territoire et à exacerber les ranc urs entre les différentes composantes ethniques. En optant pour

l'affirmation d'une identité nationale volontairement restrictive, en tentant de niveler les différences au profit d'une seule ethnie et/ou groupe dominant, les dirigeants ont incité à la rupture, notamment en 1989, année où ont eu lieu des affrontements entre populations maures et négro-mauritaniennes.

Ces conflits ont trouvé leur prolongement dans le tissu urbain, de plus en plus fragmenté, révélateur des disparités économiques mais également des tensions sociales, voire ethniques, entre les différents groupes qui y vivent. Les quartiers nord (Tevragh-Zeïna), très résidentiels, accueillent l'élite dirigeante (Maures blancs ou *Bidan*). Ils s'opposent nettement aux bidonvilles de la partie méridionale peuplés de *haratin* (Maures noirs, descendants des anciens esclaves) [2]. Le contraste est également fort entre les quartiers périphériques qui abritent des familles maures présentées comme « traditionnelles » et « populaires » et les quartiers péricentraux denses et sous-équipés (Sebkha), où résident majoritairement les Négro-mauritaniens. Ces quartiers accueillent également les étrangers originaires des pays voisins venus pour travailler ou d'autres migrants « en transit », espérant gagner l'Europe en empruntant des pirogues à destination des Canaries. Nombre d'entre eux se sont retrouvés « coincés » là, suite au renforcement des contrôles de l'Union européenne dans la zone qui les empêchent de remonter plus au Nord (Choplin, Lombard, 2008). Dans ces quartiers, les types d'habitat, les usages de la rue, les boutiques, les ambiances urbaines, rappellent davantage ceux observés dans les capitales voisines (Dakar, Bamako...), avec lesquels ils sont connectés, que les austères villes sahariennes.

Au regard de ces différents quartiers qui la composent, Nouakchott ne peut décemment plus être envisagée comme la capitale des nomades (sous-entendus Maures), image directement héritée d'une construction politique restrictive. Au-delà des ruptures spatiales et des conflits sociaux épisodiques, elle est un raccourci du pays qui reflète les influences et appartenances multiples de tous ses habitants. Elle est encore et surtout interface avec le monde.

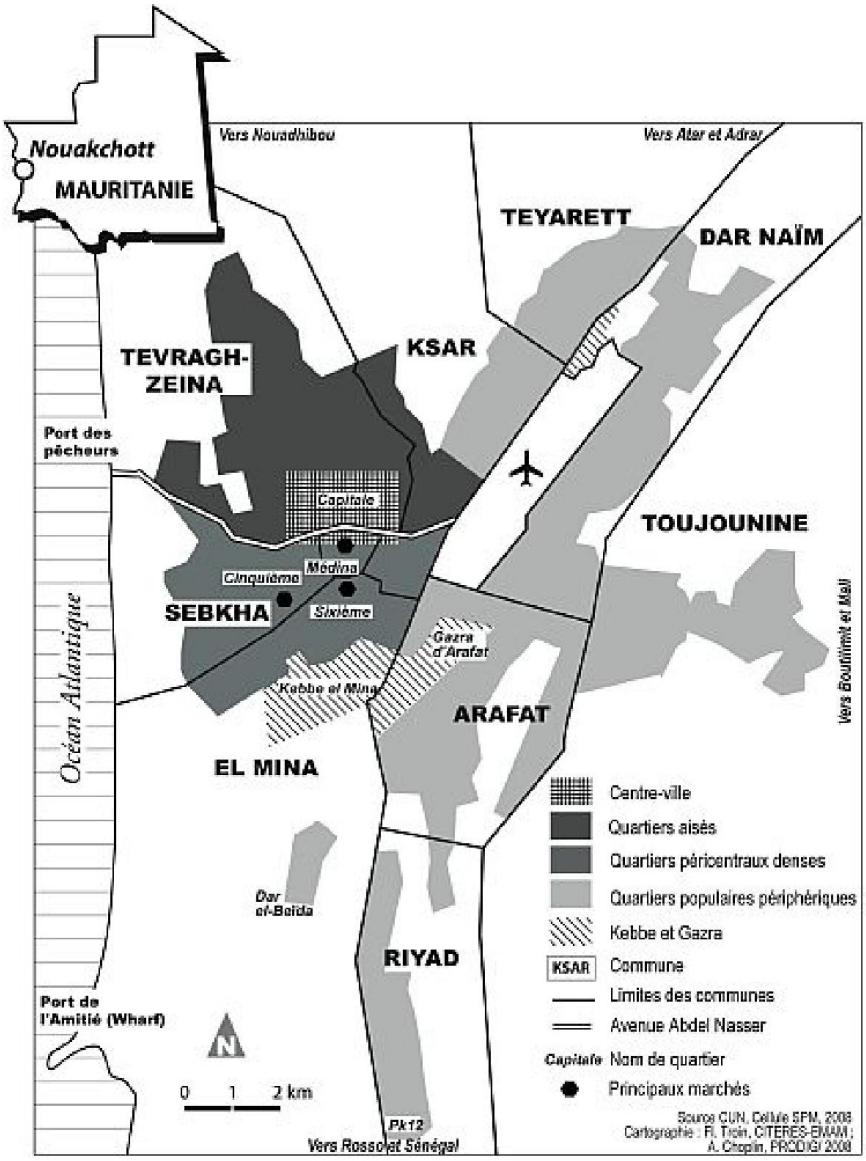

Figure 5 : Un petit centre pour d'immenses périphéries
Source : A. Choplin, 2009 a, p. 85

Figure 6 : Le centre-ville appelé « Capitale » et sa première tour
Cliché : A. Choplin, Novembre 2008

Figure 7 : Les quartiers populaires périphérique (commune d'Arafat)
Dans ces quartiers Maures populaires domine la pièce familiale individuelle ainsi que la tente, généralement conservée pour recevoir les invités. Cliché : A. Choplin, Octobre 2006

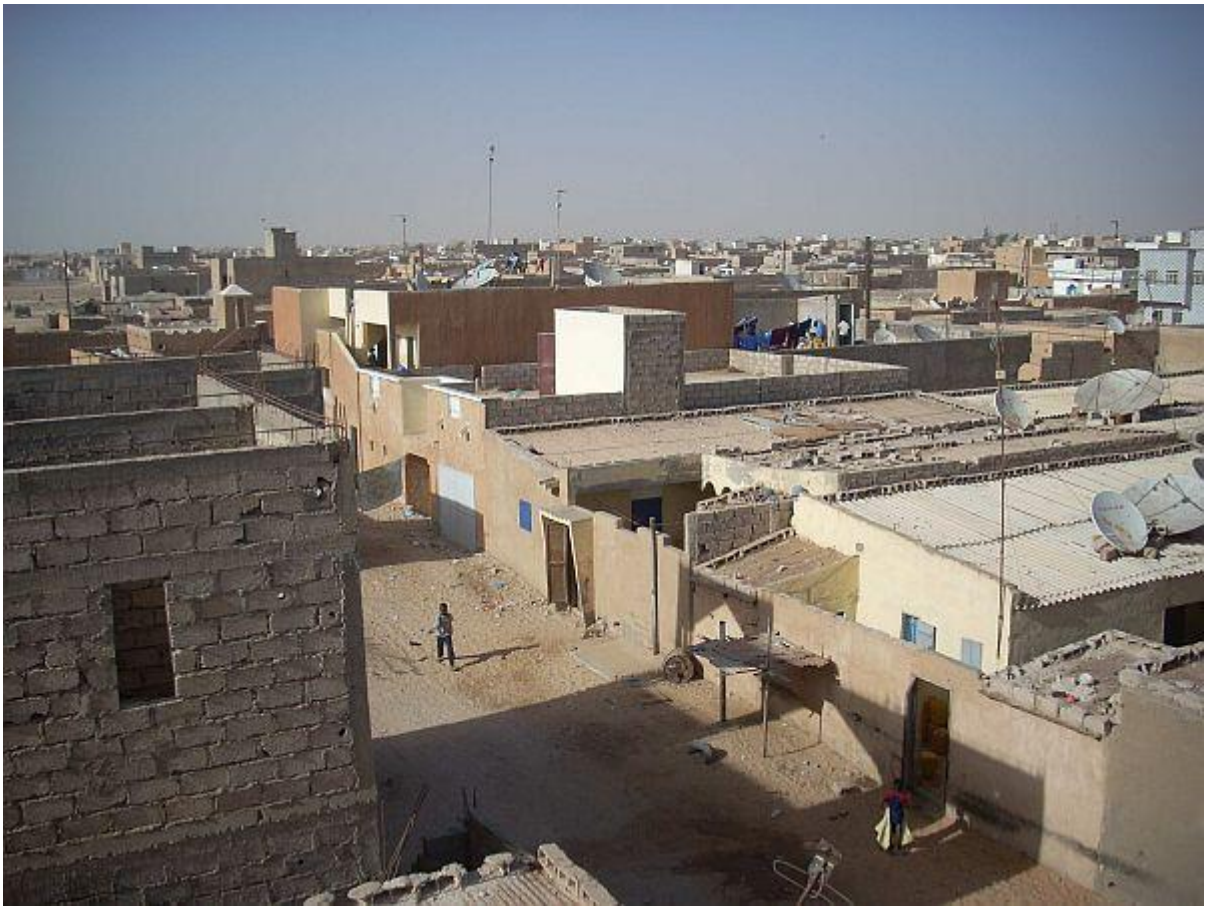

Figure 8 : Les quartiers denses péricentraux (commune de Sebkha)
Les concessions sont souvent fermées et denses. On n'a pas une chambre mais plusieurs pièces. Des étages sont en construction. Ce mode d'habitat est proche de celui observé dans le Sud du pays. Cliché : A. Choplin, Octobre 2008

De la « brousse » aux tours de Dubaï

À l'image de la plupart des pays africains, la Mauritanie est engagée sur la longue durée dans un processus d'extraversion (Bayart, 2006). L'espace mauritanien a toujours été traversé de multiples flux qui ont fait la richesse des différents pouvoirs en place, depuis l'époque des émirats maures jusqu'au régime actuel, en passant par la colonisation française. Gomme arabique, cheptel ovin puis poissons et minerai de fer [3] ont constitué les principales marchandises exportées. La dimension extravertie du pays s'est systématisée ces dernières années avec les découvertes de pétrole, de gaz, d'or et de phosphate. Les échanges financiers avec l'extérieur se sont intensifiés, auxquels s'ajoutent l'aide publique au développement et les entrées de capitaux dans le territoire. Dans cette « Mauritanie offshore » qui se dessine, largement arrimée à l'espace supranational (Choplin, Lombard, 2009), les néo-citadins, et en particulier la jeunesse, semblent davantage tournés vers les tours de Dubaï, qui incarnent la modernité, que vers le monde rural appelé « brousse ».

Et pourtant, en réaction à cette ouverture sur le monde et à la perte de repères occasionnée par le mode de vie urbain généralisé, le peuple mauritanien tend à se rattacher à quelques valeurs dites traditionnelles et espaces refuges. Dans cette logique, la « brousse » et le nomadisme sont mythifiés. Pourtant, devant la course effrénée à la parcelle et la spéculation foncière qui

animent tant l'élite que les habitants des quartiers précaires, l'image du bédouin affranchi de toute attache matérielle et qui pensait davantage son territoire en intervalle qu'en surface (Retaillé, 1993) est désormais bien loin. Depuis l'annonce de la découverte du pétrole en 2001, les villas se multiplient, attendant on ne sait quel locataire fortuné. Le centre-ville lui-même est en plein chantier : les plus « vieux » bâtiments (c'est-à-dire ceux érigés en 1960 !) sont rasés. On projette d'y dresser en lieu et place des « gratte-ciels » dont la tour pétrole. Le gouvernement courtise les investisseurs, soient-ils chinois ou arabes. Kadhafi a posé en 2009 la première pierre d'un hôtel cinq étoiles qui devrait compter 30 étages, des hommes d'affaires koweïtiens envisagent d'ériger un grand hôtel à proximité du Palais des congrès. Une importante société immobilière qatarie a acheté un terrain au nord de la ville pour y créer un important « *resort* » hôtelier baptisé « *Nouakchott new town* ». La finance islamique qui assurerait transparence, risques partagés et profits limités respectueux de la *shari'a* a elle aussi fait son entrée dans le secteur immobilier. Un nouveau quartier, appelé *sukuk,* illustre ces nouvelles influences venues de la Péninsule arabique avec villas de prestige et un quartier d'affaire en construction. Certains y voient la promesse d'un développement économique semblable à celui des émirats du Golfe.

Si ces transformations peuvent sembler bien dérisoires au regard de celles des émirats pris comme modèles, elles n'en sont pourtant pas moins surprenantes dans cette ville récente et restée longtemps en marge de l'interventionnisme urbain et de tout investissement étranger. Parallèlement au développement de ces quartiers « chics », les quartiers précaires font l'objet de restructuration grâce aux financements de la Banque Mondiale. On a assisté ces dernières années à l'éradication d'un des principaux bidonvilles (*Kebbe El Mina*) et à la mise en place d'un programme d'habitat social : 6500 logements (entendre chambre de 20m2) ont été construits (Choplin, 2009 b). Si ce programme peut être considéré comme une réussite, il relève davantage de man uvres politiques que de philanthropie pure. Stabiliser des populations, particulièrement mobiles et acquises à l'opposition, en leur offrant la possibilité d'accéder à la propriété foncière est une stratégie largement éprouvée. Les anciens nomades ont fini par habiter de plus en plus « correctement » la ville, en ce sens où ils sont désormais ancrés sur un territoire précis et dans la suite logique, commencent à payer leurs impôts. Le nomadisme n'est plus guère à l'ordre du jour, si ce n'est pour servir d'excuses. Devant les ordures qui s'amoncellent dans les rues, les autorités expliquent que « *le nomade n'a jamais appris à nettoyer puisqu'il change régulièrement d'espace de vie* » ; face au problème de la spéculation foncière, elles invoquent « *le besoin d'espace inhérent aux nomades* » ; au regard des dramatiques conditions de vie dans les bidonvilles, elles rappellent « *que le nomade vit de rien, une tente lui suffit* » ; au vu du manque d'infrastructures, elles rétorquent que « *les nomades incivils ne paient pas leurs impôts* » ; à la circulation anarchique, elles ravivent l'image du « *nomade qui a toujours arrêté son chameau où bon lui semblait* »... Ainsi présenté, le nomadisme tend à devenir une référence omniprésente, un principe essentialiste en passe d'être mythifié, folklorisé et « nostalgisé ». Nous émettons donc quelques réserves vis-à-vis de cette image de « Nouakchott, capitale nomade » parce que la fameuse « culture nomade saharienne » et ses « mentalités rétrogrades et inadaptées » fourniraient des explications à tout et justifieraient les dysfonctionnements urbains. Instrumentalisée ainsi, cette culture s'est muée en un moyen de dépolitiser les vraies raisons de la pauvreté (liées à l'histoire sociale du pays et notamment aux résidus de l'esclavagisme) et de déresponsabiliser les autorités qui en ont la charge.

Figure 9 : Le nouveau quartier Sukuk dans les franges nord de la ville
Cliché : Collectif En Haut ! (www.enhaut.org), novembre 2009, Sur l'intérêt de la photographie aérienne dans les études urbaines, voir Bosselut, Borquère, Choplin, Nancy (2009)

Figure 10 : La kebbe d'El Mina en voie de restructuration urbaine

Cliché : Groupe 8, Nouakchott, Novembre 2004 A droite, le bidonville, à gauche la première zone de recasement.

Cinquante ans après sa création, Nouakchott n'est donc plus cette petite ville peuplée d'anciens nomades sédentarisés, perdue dans les confins saharo-sahéliens. Au-delà de l'aspect monographique et des particularismes locaux, c'est bien la question de l'insertion de la ville-capitale d'un pays pauvre dans un contexte néolibéral mondialisé qui est posée. A l'heure où se redessine la carte des centres et des marges dans la mondialisation, la capitale mauritanienne s'impose « naturellement » comme un carrefour. Mais, elle n'a plus rien du carrefour saharien relié par plusieurs jours de pistes aux caravansérails voisins. A la circulation d'esclaves, à l'échange de savoirs islamiques par l'intermédiaire de vieux manuscrits, aux caravanes de sel, succèdent aujourd'hui le transit de marchandises alimentaires, de containers de meubles ou de frigos, de voitures, mais aussi le trafic de drogue, la contrebande de cigarettes, parfois même celui d'êtres humains à travers les réseaux migratoires. Nouakchott, comme bien d'autres de ces petits lieux dont on oublie facilement l'existence et qu'on peine à localiser sur le planisphère, est l'un de ces « espaces discrets de la mondialisation » (Pliez, 2006). C'est peut-être en ces lieux que l'on saisit, moins « mal » qu'ailleurs, la complexité du monde contemporain.

Armelle Choplin

- BAYART J.-F., « L'Afrique dans le monde : une histoire d'extraversion », *Critique internationale*, nème5, 1999, p. 97-120

- BOSSELUT B., BROQUERE M., CHOPLIN A., NANCY S., 2009, « La ville du Sud en temps réel, de l'utilité de la photographie aérienne sous cerf-volant dans les études urbaines », EchoGéo, Numéro 9. URL : http://echogeo.revues.org/index11305.html

- CHOPLIN A., 2009 a, *Nouakchott au carrefour de la Mauritanie et du Monde*, Paris : Karthala-PRODIG, 372 p.

- CHOPLIN A., 2009 b, *Répondre au défi de l'habitat social dans les villes du Sud, L'exemple du programme Twize en Mauritanie*, Etudes et travaux en ligne nème23, Nogent-sur-Marne : GRET, 121 p., http://www.gret.org/ressource/pdf/09122.pdf

- CHOPLIN A., LOMBARD J., 2008. « Migrations et recompositions spatiales en Mauritanie. « Nouadhibou du monde ». Ville de transit... et après ? », *Afrique contemporaine,* nème228, pp. 151-170

- CHOPLIN A., LOMBARD J., 2009, « La Mauritanie Offshore. Extraversion économique, Etat et sphères dirigeantes. », *Politique africaine*, nème114, pp. 87-104

- PITTE J.-R., 1977, *Nouakchott, capitale de la Mauritanie.* Paris : Univ. de Paris-Sorbonne, 200 p.

- PLIEZ O., 2007, « Des jeans chinois dans les rues du Caire, ou les espaces discrets de la mondialisation », *Mappemonde*, 88, www.mappemonde.mgm.fr
- RETAILLE D., 1993, « Afrique : le besoin de parler autrement qu'en surface », *Espaces-Temps,* nème 51-52, pp. 52-62.

[1] En dépit de leur ascendance berbère, les Maures, qui parlent le hasssaniyya (un dialecte arabe), se réclament de l'arabité.

[2] Une partie des Maures se désigne par la terminologie arabe Bidân (de la racine arabe abiyad, qui signifie blanc) pour se différencier des Maures noirs, les Harâtîn, descendants des anciens esclaves, et des autres ethnies africaines qui composent la Mauritanie.

[3] A partir de 1952, les gisements de fer situés dans l'extrême Nord du pays sont exploités par l'entreprise française Miferma (Mines de fer de Mauritanie), puis acheminés par chemin de fer au port de Nouadhibou avant d'être exportés vers la France. En 1974, l'entreprise est nationalisée sous le nom de SNIM (Société Nationale Industrielle et Minière).

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net